



## **Katrin Gattinger** **Katrin Gattinger. Drop**

---

**Parce qu'une journée suffit amplement à bombarder un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.**



Par Nathalie Delbard.

L'énergie déployée à travers la vidéo-installation-performance *Drop* pourrait sembler un instant disproportionnée face à la brièveté imposée aux participants de « 24 jours » (une journée pour exposer), si la double question de la densité du réel et de sa dilution visuelle, précisément, n'était au cœur du travail proposé par Katrin Gattinger. L'artiste, en effet, n'a pas hésité à « envahir » l'espace de la salle Michel Journiac, que ce soit sous formes d'image ou d'installations, de sons et d'actions, pour offrir à chacune des œuvres présentées une véritable force d'impact, interrogeant directement notre rapport à l'actualité et à ses modalités de transmission.



Au centre de la pièce tout d'abord, deux grands panneaux rouge et blanc posés sur trépiers, faisant office d'établissements, accueillent le visiteur en mettant à sa disposition de petits sacs en papier jaune et de petits pains sculptés en forme de missiles : face à cette zone de travail délimitée par un cordon de sécurité, le public peut ainsi observer l'artiste meulant bruyamment ses baguettes-projectiles, ou dialoguer avec elle sur le sens d'une telle mise en abîme (des bombes, des colis alimentaires, lâchés simultanément sur l'Afghanistan).

À gauche, ensuite, une photographie sur tréteaux bordée de plantes carnivores appelle instinctivement le regard, comme le ferait un téléviseur ou une fenêtre ouverte : pixellisée à outrance, l'image presque illisible que nous est renvoyée est en fait celle des bombardements de Bagdad diffusée en mars dernier sur les chaînes nationales, image que notre œil de téléspectateur passif, comme paraît le suggérer la phrase gravée dans l'acier en guise de



légende, est prêt à dévorer tel un prédateur, sans même en saisir la dimension humaine (des corps et des êtres, des victimes).

À droite, en écho à cette abstraction photographique, une vidéo projection, montrant l'artiste imitant les bruits des lâchés de bombes, sollicite continuellement notre attention par sa répétition agressive, et nous rappelle la violence de toute action militaire.



Quelque part à terre, enfin, une installation diapositive plus modeste, projetant sur le mur de paisibles silhouettes de canards, semble livrer la clé du dispositif général: jonchant le sol, des morceaux de pain dispersés, miettes qu'aucun volatile ne mangera jamais, stigmatisent par leur vaine présence toute l'absurdité d'un monde où l'on confond aisément image et réalité, où l'on peut se repaître du visible comme d'un spectacle. Invariablement, le geste glisse sur la projection, irréaliste, inaccessible, comme pour mieux souligner la distance... Si à la question « l'image peut-elle tuer ? », Marie-José Mondzain répond qu'il faut chercher la main responsable tapie derrière l'image, c'est bien toute la force du travail de Katrin Gattinger, ici, que de pointer ce qui se joue derrière la scène, au-delà des écrans, au plus près des choses. Parce qu'une journée suffit amplement à bombardier un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.

*Drop* de Katrin Gattinger a été montré le 24 avril 2003 dans le cadre de l'exposition « 24 jours » (22 avril-9 mai 2003) à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, UFR d'arts plastique et sciences de l'art. .